

Le jihad n'est pas la « guerre sainte »

Roland Laffitte

Mis en ligne le mardi 01 décembre 2015

Cet article paraîtra dans une forme proche dans la rubrique « Mots d'islam » sur le site ORIENT XXI (voir <http://orientxxi.info/>). Pour davantage de détails, voir l'étude linguistique intitulée « Le terme arabe *ġihād*, de l'identification à un essai de traduction », paru dans la LETTRE DE SELEFA N° 4 – JUIN 2015 (voir http://www.selefa.asso.fr/AcLettre_04.htm). On y trouvera une étude détaillée de la notion de *jihad* dans le *Coran*, sur sa conceptualisation aux IX^e-XIV^e siècles, et son évolution historique.

Il existe un malentendu radical sur le mot *jihad* qu'invoquent de nos jours des groupes comme *al-Dawlat al-islamiyya* (EI). Ils cherchent en effet à couvrir leurs visées odieuses d'un terme qui, dans les sociétés arabes et musulmanes, est prisé comme une valeur de civilisation.

Du *jihad* comme « conduite vertueuse » au *jihad* comme « action »

Dans sa célèbre *Muqaddima*, Ibn Khaldoun distingue deux sortes de guerres conformes aux valeurs de la religion islamique : 1. celles nommées *jihad* dans Loi religieuse, la charia, et 2. celles menées par les États contre les dissidents. Il précise qu'elles relèvent de la justice (*‘adal*) et du *jihad*. Ce faisant, il nous donne la clé pour comprendre la signification de l'arabe *ġihād* qui possède deux sens, liés mais distincts : l'un se réfère à une VALEUR, l'autre à un TYPE DE GUERRE.

Si *jihad* signifie au sens propre « effort redoublé, zèle », il apparaît au fil du *Coran* dans l'expression *ġihād fī sabīli l-Lāh*, littéralement « combat sur le chemin de Dieu », employée *in extenso* ou tronquée lorsqu'elle n'est pas sous-entendue. C'est par anachronisme qu'il est compris dans ce texte avec le sens de GUERRE menée pour la foi. Une lecture minutieuse et dépassionnée montre que, même lorsqu'il est employé dans un contexte guerrier, ce qui est souvent le cas à l'époque médinoise, il ne possède d'autre sens que celui de CONDUITE VERTUEUSE, celle qui justement préside chez Ibn Khaldoun au type de guerre homonyme.

Le prophète Mohammed n'utilise d'ailleurs jamais *jihad* pour parler des actions militaires menées par les Musulmans, mais *ghazwa*, « expédition, campagne », et les conquêtes menées pendant un bon siècle après lui sont unanimement nommées *maghāzī*, un autre mot de même racine que le précédent et de même signification. Maintenant, des livres du *jihad* apparaissent à la fin du VIII^e / début du IX^e, quand sont terminées les grandes conquêtes, il est utile de le préciser. Le terme y est employé de deux manières. Il est d'un côté une CONDUITE VERTUEUSE impliquant, force versets du *Coran* et hadiths à l'appui, des pratiques recommandées par le prophète Mohammed dans le cadre de la guerre, et cela à côté des autres règles de rapports avec les autres peuples, ce qui conduit, chez les juristes, à un équivalent de ce qui constituera plus tard en Europe le *jus belli*. C'est de l'autre côté une obligation, et c'est là que le *jihad* est compris comme ACTION, dans le cas où l'*Oumma*, la Communauté des Croyants, est menacée, ce qui le cas à l'époque par les Byzantins en Anatolie et les Turcs en Asie centrale.

C'est alors que des hommes pieux prennent l'habitude de monter aux frontières dans des ribats pour le *jihad*.

Ce n'est que plus tard encore, en plein effort de résistance aux attaques des forces de la Chrétienté en Espagne et en Sicile, et des Croisés au Proche-Orient, en gros aux XI^e/XII^e siècles, puis aux vagues d'invasions des Mongols au XIII^e siècle et au début du XIV^e, que fleurissent de véritables traités du *jihad*. Sont codifiés avec eux, de façon variable selon les différents théologiens et juristes, ses buts, ses conditions de validité et ses différentes formes. On y distingue notamment le *Grand jihad* compris comme conduite spirituelle et qui se décline en plusieurs formes, du *Petit jihad* qui assume généralement, hormis chez quelques courants ultra largement minoritaires, le caractère d'une « obligation collective » pour la défense de l'Oumma.

Évolution de la notion de *jihad* dans l'histoire

Aux temps de la grande vague des conquêtes impériales-coloniales, le *jihad* est généralement invoqué dans ses formes traditionnelles, qu'il s'agisse de la résistance d'Abd el-Kader à la conquête française en Algérie ou de celle de l'imam Chamil à la pénétration russe au Daghestan et en Tchétchénie, et plus tard d'Ahmad Urabi dans l'Égypte de 1882 et celle de Muhammad Ahmad, connu sous le nom de Mahdi, au Soudan.

Il s'opère à la fin du XIX^e siècle un changement avec al-Nahda, la Renaissance arabe et musulmane, où le *jihad* est invoqué non plus comme une notion purement religieuse mais sécularisée ou, pour mieux dire, culturelle. C'est sous le drapeau de ce *jihad* nouveau que furent menées par exemple les guerres d'indépendance contre la domination française, tant au Levant qu'en Afrique du Nord. Notons que les combattants algériens étaient des *moudjahidin*, littéralement « ceux qui font le jihad », que Bourguiba prit le titre de *Mujahid al-akbar*, « Combattant suprême », et qu'au moment de l'Indépendance du Maroc, Mohammed V pouvait, en faisant référence à un hadith populaire, déclarer : « Nous sommes revenus du Petit jihad pour nous livrer au Grand jihad » ! Le *jihad* peut ainsi devenir « combat pour la transformation de la société », « pour le développement ».

Le ressac du nationalisme arabe et la submersion de ce dernier par les mouvements islamistes dans la période moderne à partir de 1975, voit la notion de *jihad* rentrer pour l'essentiel, à côté de son sens culturel, dans le lit des justifications religieuses. Un indice en est donné par le groupe officiellement créé en 1981 avec le nom de *Harakat al-jihād al-islāmī fi Filastīn* ou « Mouvement du Jihad islamique en Palestine » qui, comme on peut s'en rendre compte, se voit contraint de qualifier son *jihad* d'« islamique ». Proche de cette conception, il y a le *jihad* revendiqué par exemple pour la Palestine par la Ligue islamique mondiale créée en 1962 à l'initiative du prince Faysal d'Arabie saoudite, conception qui fait aussi partie du patrimoine des Frères musulmans d'Égypte et du Hamas palestinien. Parallèlement, dans la sphère chiite, la lutte de l'armée iraquienne et des milices chiites contre l'EI s'appuie sur un appel au *jihad* lancé le 13 juin 2014, soit trois jours après la chute de Mossoul, par le Grand ayatollah Ali al-Sistani.

Mais il existe une revendication autrement plus voyante du *jihad*, qui monopolise aujourd'hui l'attention sur ce terme. C'est celle des courants qui se réclament eux-mêmes de la *salafiyya jihādiyya*, littéralement du « salafisme jihadiste », qui firent leurs muscles et poumons dans la lutte contre l'occupation russe en Afghanistan. C'est à cette occasion qu'est née *al-Qāida* qui a mené au 11-Septembre 2001, et ces dernières années *al-Dawlat al-islamiyya* ou « l'État islamique », qui a rompu avec elle, tandis que la *Jabhat al-Nusra* ou « Front pour la victoire »

reste pour sa part dans sa mouvance d'al-Qaïda. Ces deux courants fournissent un drapeau de ralliement à des myriades de groupes locaux dans l'archipel des sociétés où domine l'Islam, du Sahel africain au Pakistan, voire plus loin encore dans l'Asie du Sud-Est. Avec eux, le *jihad* allie lutte contre les grandes puissances, présentées comme une « coalition des Croisés et des Juifs », et lutte contre les Chiïtes et contre les « États musulmans », qualifiés d'« impies », et atteint, dans une fusion entre politique, retour aux sources fantasmées et eschatologie, un rare degré de rigorisme religieux, de violence ostentatoire et d'intolérance sectaire.

Remarque : *jihad* et « guerre sainte »

L'Église a qualifié les Croisades puis les guerres contre les Ottomans de « bénies », de « saintes » pour en exalter la valeur. S'il existe cependant chez elle depuis Thomas d'Aquin le concept de « guerre juste et licite », il n'existe pas de concept de « guerre sainte ». En revanche, la traduction quasi-générale par les orientalistes du concept musulman de *jihad* par « guerre sainte » qui est d'un registre autre, servit au temps des aventures coloniales pour présenter les guerres de résistance comme inspirées par le fanatisme religieux. Ce qui n'empêcha pas toutes les puissances impérialistes de l'invoquer contre le camp adverse dans la Première guerre mondiale : à la suite de l'appel au *jihad* lancé par la Porte ottomane contre le Alliés à la demande de l'Allemagne, Français et Anglais obtinrent en effet de muftis complaisants des appels au *jihad* dans l'espoir de contrer la propagande de l'Axe parmi leurs populations musulmanes.

Pour résumer, la notion de *jihad* est bien plus large que celle de « guerre ». Elle est avant tout, dans l'Islam pris comme religion et comme civilisation, une vertu. Quant à son acception militaire, elle est généralement admise comme défensive, tant dans son acception religieuse que dans ses développements culturels. Un parallèle peut donc être fait avec ce qui a été en Europe la notion de « guerre licite ». À cette différence près toutefois qu'en termes religieux, l'Islam y met un coefficient d'éthique personnelle. Évitions donc, sous prétexte de condamner les crimes commis aujourd'hui sous le drapeau fallacieux du *jihad*, d'en donner l'exclusivité aux groupes qui le salissent. Gardons-nous bien de jeter le bébé avec l'eau du bain.